

L'Auberge marseillaise, havre de paix pour femmes

abîmées

L'auberge de jeunesse de Bonneveine, dans le très prisé 8e arrondissement de Marseille, s'est transformée en un lieu d'hébergement pour des femmes et des mères aux parcours de vie chaotiques. Reportage.

Ils sont quelques uns, curieux et attirés par les affiches posées dans le quartier, à être venus. Installée dans l'Auberge de jeunesse de Bonneveine, fermée depuis des mois, l'Auberge marseillaise organisait vendredi dernier une fête des voisins pour faire connaître un projet lancé en mars sous l'impulsion de la Ville de Marseille, avec l'appui des services de l'État.

« Ce centre d'accueil pour les mamans en détresse, c'est positif. Ils ont mon soutien », souffle Éric, ancien président du Comité d'intérêt de quartier (CIQ) du coin, un verre de punch à la main, « venu pour voir » et rapidement conquis. « Le fait que les gens se rencontrent, fassent vie citoyenne dans un secteur qui fait un peu cité dortoir, ça m'intéresse. On a de belles calanques, la mer, on est des enfants gâtés, mais chacun vit de plus en plus refermé dans sa cabane », regrette Michèle, ancienne assistante sociale.

« Il y a de la vie, alors je suis venue voir si je pouvais faire quelque chose. J'adore jardiner », abonde Catherine, un œil sur le potager entretenu avec l'appui des Paysans urbains, l'autre sur l'immense trou creusé par Diego, un voisin, pour installer une serre aquaponique.

Sur le papier, ce lieu d'émancipation et de mise à l'abri pour femmes vulnérables avec ou sans enfant vise à faciliter l'insertion et l'accès au logement. Le prolongement du projet mené au Village club du Soleil, à la Belle-de-Mai, ouvert en mai 2020 pour les sans-abris en pleine crise sanitaire. « On nous a proposé de le rouvrir, mais nous avons envie de quelque chose qui ne dépende pas de la trêve hivernale. On a donc proposé ce projet ici », explique Cécile Baranger, coordonnatrice de l'Auberge marseillaise pour Yes we camp (YWC). Depuis, la convention d'occupation a été renouvelée jusqu'en décembre et devrait être reconduite jusqu'en mars. Et si tout va bien, sans doute jusqu'à ce que la restructuration des lieux soit définitivement actée. Au cœur du chic 8e arrondissement, l'Auberge offre 60 places d'hébergement, aujourd'hui toutes occupées. « Beaucoup de jeunes mamans, 32 femmes et 28 enfants. Elles sont le public cible des associations sur le projet », détaille Cécile : Nouvelle Aube, qui s'occupe des publics usagers de drogue ; l'Amicale du nid, qui lutte contre la traite et accompagne les sorties de parcours de prostitution ; Habitat alternatif social, spécialisé sur l'accompagnement vers le logement ; Just, qui travaille sur les squats et bidonvilles, et SOS femmes 13, sur les victimes de violences conjugales.

Leur maison

Pour préparer cette fête des voisins, certaines ont cuisiné toute la journée. Safa, Sahara et Lamia ont fait un couscous et des bricks algériennes ; Juliette a préparé un poulet riz frit du Nigéria. La cuisine est un lieu central du dispositif, même s'il n'y a pas d'obligations. « Il ne faut pas idéaliser, certaines prennent leur assiette et filent dans leur chambre. Mais c'est un point de ralliement. Lors de la préparation des repas, il y a de la musique, les femmes crient, les enfants passent et s'amuse à sonner à la cloche à l'entrée... Ce sont des moments de vie, même si les impliquer est une tâche de chaque jour », raconte Ryan, un membre de l'équipe cuisine.

« C'est un lieu participatif, explique Jules, coordinateur pour YWC. Les femmes élaborent les règles de vie pour les repas, les lessives, le ménage... et nous

sommes là pour mettre une impulsion pour qu'elles puissent vivre de manière apaisée. Tout le monde doit tenir ce lieu comme si c'était sa maison. »
Orientées par les associations partenaires, la plupart sont là depuis l'ouverture. Mardi dernier, une d'elles est partie avec ses trois enfants dans un hébergement diffus du côté de Clermont. Femmes sans papiers dans des parcours de migrations ou en demande d'asile, en sortie de prostitution, victimes de violences conjugales, beaucoup sont étrangères. La plupart rencontrent des problèmes de régularisation et des difficultés à être orientées vers des lieux demandant une certaine situation administrative. « L'Auberge est conçue pour être un lieu de répit, pour se reconstruire, se relancer, initier des démarches. Puis, lorsqu'elles ont envie et que ça devient possible, elles vont où elles veulent », précise Jules.

Leur famille

« On est bien ici, on s'entraide et on nous aide bien », raconte Konaté, qui a fui la Guinée-Conakry. Excision, mariage forcé: elle a dit non. Mali, Algérie, Tunisie, elle a ensuite rejoint l'Italie et fini par arriver il y a quelques mois à Marseille. Après des nuits à la gare Saint-Charles, une dame, « Margot », l'a orientée vers une association qui l'a menée à l'auberge. « Ici on mange bien, on dort bien, on vit bien. Même si je suis en procédure Dublin, je n'ai pas ces soucis. On nous accompagne en préfecture, à l'hôpital. Notre souci, c'est leur souci et je les remercie. » « On se sent en famille », insiste Sabine. Cette jeune sénégalaise, maman d'un petit garçon de 3 ans, errait dans la rue après le décès d'un oncle qui l'hébergeait à la Belle-de-Mai. Elle aussi est passée par l'Italie avant d'arriver à Marseille.

« C'est une œuvre sociale, rien qu'en cela c'est très respectable et cette invitation est une belle ouverture vers le voisinage », estime Bernard, un habitant du quartier dont les fenêtres donnent sur l'arrière de l'auberge, devenu terrain de jeu des enfants. « Il y a eu des grincement de dents à cause du niveau sonore des enfants jouant dans un environnement où vivent beaucoup de retraités. Mais ça se tasse, on va arriver à vivre en bonne intelligence, la raison nous y conduit. »

Les enfants sont scolarisés dans les écoles et les crèches du secteur. « Très vite, le mercredi et le week-end, on s'est trouvé débordés », explique Jules, à deux pas de leur toute nouvelle cabane en bois. Alors, depuis peu, trois animateurs de La Ligue de l'enseignement les encadrent sur site. Ils seront présents les mercredis à la rentrée.

« Sur la plupart des lieux Yes we camp, il y a une ouverture au public, mais ici, c'est plus intimiste. Ces femmes ont aussi besoin d'être chez elles et de ne pas avoir des gens qui circulent n'importe comment. C'est un lieu pour elles mêmes s'il y a des ouvertures », poursuit Jules. Des cours de danse afro et de yoga par exemple. « On aimerait proposer des parcelles de jardin si des voisins veulent l'investir, mais ça ne peut pas être un centre d'hébergement ouvert. Elles ont besoin de se reconstruire, d'être protégées », insiste Cécile. « On y va tranquillement », conclut Jules.

Christophe Casanova

« On vit bien, on mange bien, on dort bien. Notre souci c'est leur souci et je les remercie. »

Sabine

« L'Auberge est conçue pour être un lieu de répit, pour se reconstruire, se relancer. »

Jules